

## 4

Après une bonne journée de fac, et par bonne, je veux dire que je n'ai pas eu envie de m'arracher les entrailles à la fin de la journée, je ne veux qu'une chose : mon lit. Le problème c'est que je n'ai pas de voiture et ne trouve personne pour me ramener. Me voilà de nouveau obligé de prendre des services. Qu'est ce qu'un service ? C'est le nom qu'on donne au Liban, à un taxi dont les passagers ne se connaissent pas. Le service est piloté par un chauffeur de service, presque toujours un chauve olivâtre au volant d'une vieille Mercedes de couleur horrible. La première chose qu'ignore le chauffeur de service est la politesse. La deuxième, c'est le code de la route. Chez nous, il n'y a pas de compteur. Le tarif est fixe, mais le chauffeur choisit son client. Le système est très simple ; c'est toujours quand on a besoin d'un taxi que personne ne s'arrête. En revanche, quand on est de mauvaise humeur et qu'on préfère se débrouiller seul, on est pris d'assaut. On marche au bord de la route, d'un pas sans équivoque, quand un moche dans sa voiture moche vous frôle au ralenti en éructant par sa fenêtre : « La wein ? » ce qui se traduit simplement par l'adverbe : « Où va-t-on ? ». Cette formule est toujours enjolivée par un petit klaxon. Et ce klaxon est aux oreilles les plus aguerries, dont les miennes, le bruit le plus exaspérant que l'on puisse entendre.

Petit exemple de leur harcèlement : Je sortais un jour de ma voiture garée contre un trottoir. La portière était encore ouverte et la moitié de mon corps n'avait pas quitté l'habitacle. Passe un service qui me klaxonne : « La wein ? » Je répons en arabe :

- Merci, mais je n'ai qu'à traverser la rue
- C'est pas grave, je t'emmène.

Éconduit, il repart en hurlant un chapelet d'injures.

Cela dit, cette fois, j'ai vraiment besoin que quelqu'un s'arrête et, bien entendu, personne. Au bout de quelques longues minutes, une horrible voiture verte toute cabossée m'approche au ralenti. Je divulgue ma destination à un homme que je ne vois pas très bien parce que j'ai le soleil dans les yeux. Il hoche la tête, ce qui signifie qu'il accepte de me prendre. Je me précipite dans la voiture, soulagé. Je m'assois devant, je me retourne pour dire bonjour aux autres passagers, et je distingue pour la première fois le visage de celui qui entend me conduire à la maison : il louche ! Il a les deux yeux rivés sur le nez. À l'évidence, il ne voit pas plus loin que ce point où converge son double regard. Mais au moins, il est poli. Il veut me faire la conversation. Il se contorsionne pour me viser, me redemande où je vais, et roule... Il évite de justesse quelques poteaux et autres voitures qui ne lui apparaissent qu'au moment où il freine. Un autre jeune attend sur le trottoir. Le même scénario se répète. Sauf que le nouveau venu réagit très mal lorsqu'il voit les yeux du conducteur. Je lui souris pour lui expliquer que moi aussi j'ai vraiment la trouille. Il sourit à son tour. Un jeune garçon très timide est assis à l'arrière. Il n'ouvre pas la bouche et encaisse en souffrant les questions indiscretes du chauffeur et ses conseils de vieux loup expérimenté : « Faut jamais baiser debout ». Le garçon me lance un regard de détresse. J'interviens. Il faut savoir, les services ont la sale manie de se plaindre tout le temps. Ils geignent sur tout, mais leur haine se cristallise sur le gouvernement. Quand le sujet est ouvert, c'est parti pour un discours d'un ennui insoutenable. Donc, règle numéro un pour l'usager du service, éviter le mot « gouvernement ».

Pour sauver le passager arrière de la sollicitude du chauffeur, il m'a donc suffi de poser une question contenant le mot. Sidéré, il me fixe de son regard oblique et lance sa tirade sans plus se soucier de la route. Je suis obligé de le regarder aussi, sinon ce serait lui manquer de respect... et le manque de respect est une chose que je déteste. Au bout de dix minutes,

c'est au tour du jeune garçon de me sortir du pétrin en criant :

- C'est bon, merci, je descends ici.

À ces mots, la voiture s'arrête brusquement au milieu de la chaussée et le chauffeur demande son dû. Le jeune lui sort un gros billet : cinquante mille livres libanaises\*. À ce moment, le chauffeur se met à hurler en arabe, choqué jusqu'au plus profond de son âme :

- A chou heida khamsin alf !...

- Comment ça, cinquante mille livres ? Pas fou non ? Gosse de riche pourri ! Descends tout de suite faire la monnaie et reviens ! Gouvernement de merde ! (Parce qu'il faut toujours qu'il y ait une allusion au gouvernement dans une tirade d'insultes). Va vite eh @\$#\$@##\$%^&\*&^%\$#@ ...

(le reste ne peut pas être traduit, je crois que ça n'existe qu'en arabe).

Le jeune homme file en courant au magasin le plus proche, fait la monnaie et revient payer au chauffeur qui peste une dernière fois, avant de redémarrer aussi brusquement qu'il s'était arrêté. Il semble silencieux, mais n'arrête pas de grommeler une bouillie où l'on distingue quelque chose qui ressemble à : « khamsin alf ! ». Je ne peux plus entendre ni cris, ni plaintes ni klaxons. J'ai les nerfs à vif d'avoir frôlé la mort d'aussi près. Heureusement, je suis presque arrivé. Je pense continuer à pied. Je sors mon portefeuille et je ne trouve qu'un seul billet : cinquante mille livres ! Et voilà, bonjour la panique. Je transpire abondamment en cherchant une solution. Vu ce qui vient de se passer, je risque de finir mes jours dans une horrible Mercedes délabrée, moi qui ai toujours rêvé d'une mort glorieuse. Je réfléchis, et le temps qui semblait arrêté s'accélère. La maison est en vue. Je ne dis rien, et j'entends encore les injures et les grognements à ma gauche. La maison est derrière, et je ne dis toujours rien. Tout à coup, une fois n'est pas coutume, un miracle se produit. Énorme secousse. Ma tête cogne le tableau de bord. Le service vient de heurter un poteau. Bien entendu, le chauffeur se met à insulter le poteau... et l'imbécile qui l'a planté là. Quelques secondes plus tard, il réalise que je suis

\*1500 livres libanaises valent 1 dollar, et la course en service coûte 1000 LL.

en train de me vider de mon sang. Il panique. Il me propose de me conduire chez un ami qui s'y connaît un peu en couture... Je le remercie, mais le prie plutôt de m'emmener à l'hôpital le plus proche.

Le cahot de la voiture me donne une nausée épouvantable. J'ai du sang partout. Je sens que ma mère va s'énerver. Elle déteste les taches sur le blanc. Je suis absorbé par ces réflexions quand un liquide jaillit du tableau de bord et éclabousse le bandana qui me sert à éponger ma plaie. Me voilà dans l'obligation d'arrêter le sang avec autre chose. Je déchire un morceau du T-shirt blanc que Lucie m'a offert, il y a quelque temps. Elle va sûrement râler, mais tant pis, c'est ça ou mourir. De toute façon, elle râle tout le temps.

Enfin, au bout de quelques pensées malsaines au sujet de Lucie qui peste tout le temps, j'arrive à l'hôpital le plus proche. Le chauffeur me met aux urgences et me demande en redémarrant si je n'ai besoin de rien d'autre. Je dis que non. Il s'en va sans demander son reste. Très aimable.

J'ai besoin de quelques points de suture. Je me rends aux urgences et je demande à une sorte de réceptionniste d'appeler un médecin. Elle me dit que je dois d'abord remplir un formulaire et sortir ma carte d'assurance. Je lui demande si ça ne peut pas attendre parce que je commence à avoir le vertige. Mais le règlement, c'est le règlement ! Mieux vaut gagner du temps. Je lui remplis son formulaire et je sors ma carte d'assurance. Après avoir tout vérifié, elle prend son téléphone et appelle un médecin. Elle me demande d'aller m'asseoir et de me mettre à l'aise le temps que ce dernier arrive. J'obéis, docile. Je n'ai vraiment pas envie d'attendre debout et le vertige se fait de plus en plus pesant. Ma vue se trouble de plus en plus. Je me sens très faible. Je m'endors.

Un interne en blouse blanche me secoue très fort pour me réveiller, et me pose des tas de questions auxquelles je réponds honnêtement. Il me conduit dans une sorte de chambre et me fait enfin mes points de suture. J'ai droit en prime à une transfusion de sang. Je signe quelques papiers.

## Insomnies

On me demande de revenir dans deux jours. Je suis enfin libre. Je rentre à pied pour ne pas répéter le même jour la même expérience.

J'attends avec impatience le moment où je vais arriver à la maison et m'allonger sur le canapé du salon. Ce moment arrive vite et sans trop d'imprévu. Je m'allonge devant la télévision. Je me demande pourquoi je continue de faire ça parce que je déteste la télévision. C'est devenu machinal, comme j'ai faim donc je mange. Je n'ai rien à faire donc je regarde la télévision. Je ne sais pas si c'est juste moi, ou si tous les humains font ça. Si c'est le cas, ce n'est pas rassurant pour l'évolution de l'espèce. Nous devons être en pleine décadence. Voilà que je pense à autre chose. C'est bon signe. Ça veut dire que je quitte ce monde pour quelques minutes. Tout ce qui m'entoure devient de plus en plus lointain. Les images et les idées incohérentes qui se succèdent dans mon esprit sans chronologie sont de plus en plus proches. Je me fonds dans le décor. Tout devient un peu plus sombre. Je perds le sens du toucher. L'obscurité m'envahit. J'ai vraiment envie d'en faire partie... et ça marche. Il y a un petit moment où je ne distingue plus le réel de l'irréel. Ensuite le sommeil me prend. Un sommeil parfait. Rien n'a plus d'importance. Je ne fais plus qu'un avec le décor. Mes idées, mes rêves, tout ce qui m'encombre la tête et le cœur se disperse dans la pièce qui semble s'en nourrir. C'est donc cela qui fait qu'un lieu très laid est parfois curieusement attrayant. De là que vient l'énergie qu'il dégage. Je délire. Je sens que je m'éloigne.

• • •

## 5

J'ai un cours d'arabe obligatoire à la fac. Obligatoire veut dire que si tu échoues, tu n'as pas ton diplôme. Ça ne m'arrange pas du tout, vu que l'arabe et moi... c'est quoi déjà l'expression? Je suis nul en arabe. Il y a les langues que l'on subit et les langues que l'on choisit. La langue arabe est une langue admirable mais je n'ai jamais pu savoir si j'étais fait pour elle. Pourtant, je ne suis pas né comme ça, je le suis devenu du fait d'une expérience assez traumatisante quand j'étais tout jeune : Le professeur nous avait donné un livre à lire en arabe : *Le Chapeau*. Comment oublier ce titre ? J'ai lu tout le livre, et même à plusieurs reprises pour comprendre. Pas une fois, l'auteur n'a fait allusion à un chapeau ou une tête, ou même à un casque. Le livre développait en six cent douze pages une seule journée de chasse. En arabe pour dire chasse on dit : « Sayd » et pour dire pêche on dit aussi : « Sayd ». Comme je n'ai jamais été doué pour la langue mère, j'ai confondu les deux. Donc pour moi, la belle journée de chasse aux oiseaux (en six cent douze pages) est devenue une belle journée de pêche (toujours en six cent douze pages). Le jour J de la récitation est arrivé, et comme les professeurs d'arabe éprouvent un malin plaisir à torturer les mauvais élèves, ce fut à moi de résumer l'histoire, debout devant toute la classe. Je me suis levé et j'ai parlé, entre autres, du beau poisson que le petit Abdo avait capturé, et comment il lui avait organisé de belles funérailles parce qu'il avait regretté de l'avoir tué. Dans la foulée, j'ai osé une analyse psychologique du héros. Je me suis émerveillé de ce grand cœur qui traite son poisson mort comme un humain. Je m'attendais à être félicité. Pas de chance ! Le petit Abdo avait en fait attrapé un oiseau, et il ne l'avait pas du tout enterré... il l'avait fait griller, et mangé.

Le professeur a cru que je le prenais pour un imbécile et j'ai reçu une double punition : l'une pour ne pas avoir lu le livre

et l'autre pour m'être moqué de lui. Depuis je n'ai plus rien lu. Il s'est toujours trouvé un ami pour accepter de le faire à ma place et me raconter charitablement l'histoire. Le professeur a bien noté mes progrès et je ne me suis plus fait punir.

Ce cours d'arabe que je suis à la fac est un genre de retour aux sources. Je réapprends ma grammaire, l'étude de texte et l'expression écrite. Je renoue avec mes anciennes méthodes, la plus efficace étant de s'installer au fond de la salle. « Endormi à l'arrière » voilà la seule chose positive que je retiens du cours d'arabe. J'ai pensé que peut-être à la fac, on me laisserait dormir en paix. Mais non. Un prof d'arabe reste un prof d'arabe, que tu aies dix ou dix-neuf ans. Juste au moment où je commence à rêver, où je me sens si bien qu'un peu de bave coule sur ma joue, une grosse main poilue s'écrase sur ma table. Je relève la tête, et je tombe nez à nez sur un homme désagréable qui m'assassine avec des lunettes double foyer laissant paraître quatre gros yeux globuleux. Son regard est vraiment méchant. Je sens que je viens de commettre un sacrilège.

À ma grande surprise, il me demande de me lever. Devant toute la classe. C'est une manie. Il y va un peu fort, même pour un professeur d'arabe. Je m'attends à ce qu'il me jette dehors. Mais il semble s'attendre à des explications. À ce moment-là, une idée terrible squatte mon cerveau : Est-ce que j'ai ronflé ?... Si c'est le cas, pas la peine de draguer la jolie blonde assise devant moi.

Je commence à paniquer. C'est vraiment un retour aux sources. Une heure est passée, et je suis de nouveau l'idiot de la classe. C'est trop lourd parce que la blonde devant moi est vraiment jolie, et je ne sais pas pourquoi, les idiots de la classe ne peuvent jamais avoir la jolie blonde.

Cette réflexion n'a duré en fait qu'une fraction de seconde. Le professeur d'arabe juge qu'il est temps de prendre la parole :

- Tu dors... et tu ronfles ! (en arabe)